

châ
-te-
let



LE VOL
DU BOLI

CRÉATION

Damon Albarn - Abderrahmane Sissako

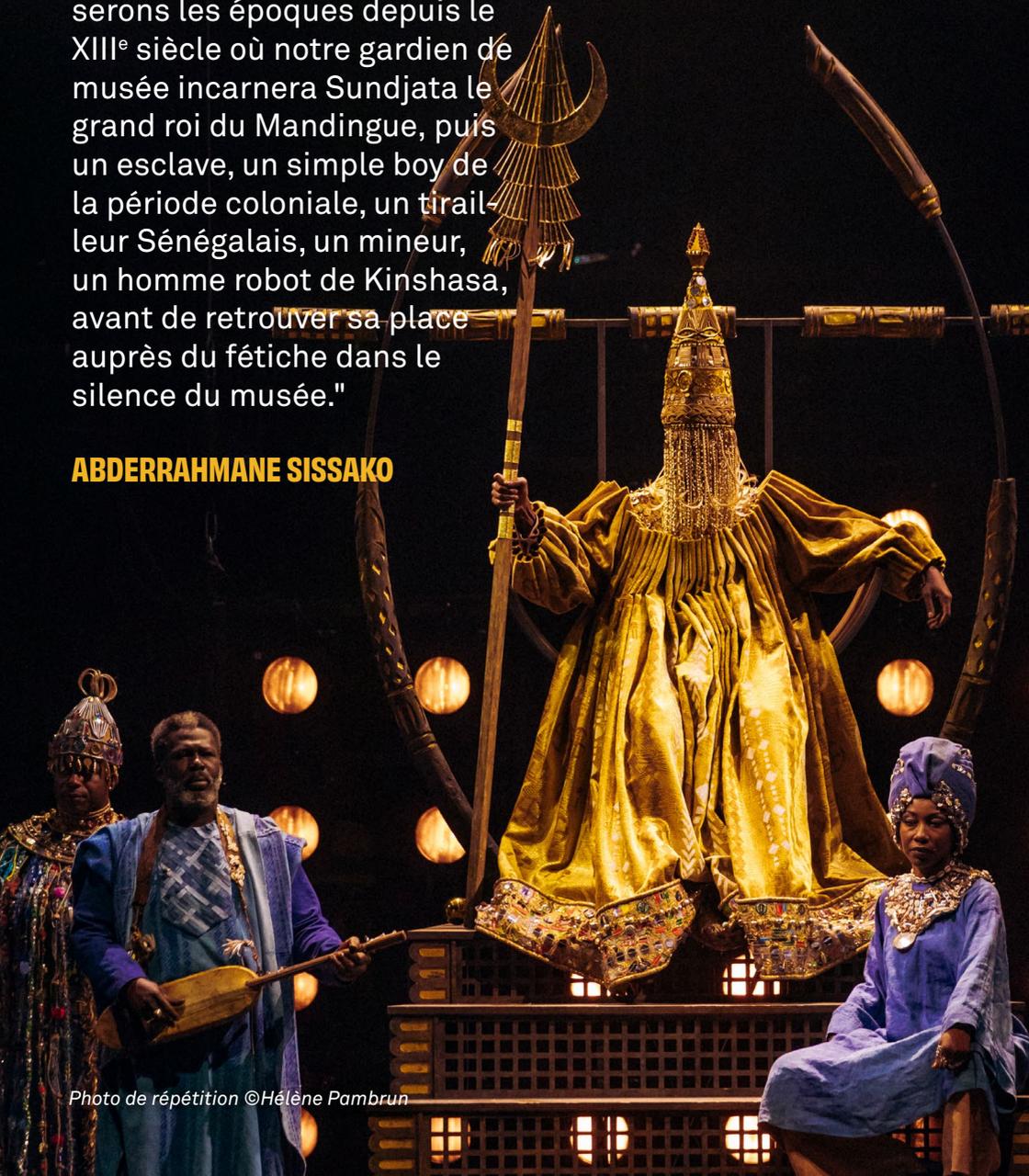
Les 7, 8 et 9 octobre 2020



VILLE DE
PARIS

Nous voulons raconter notre histoire de l'Afrique à travers le Boli car il contient la mémoire. Ainsi, nous traverserons les époques depuis le XIII^e siècle où notre gardien de musée incarnera Sundjata le grand roi du Mandingue, puis un esclave, un simple boy de la période coloniale, un tirailleur Sénégalais, un mineur, un homme robot de Kinshasa, avant de retrouver sa place auprès du fétiche dans le silence du musée."

ABDERRAHMANE SISSAKO





Le Boli qui donne son nom à cet opéra est un « fétiche » magique. Dans la culture animiste Bambara de l'Afrique Subsaharienne, il fut l'objet le plus sacré car source de pouvoir. Transmis de générations en générations, le Boli est un lien entre les morts et les vivants puisqu'il peut contenir les reliques de chefs disparus. En 1931, lors de la mission ethnographique Dakar-Djibouti, l'écrivain surréaliste Michel Leiris déroba un Boli pour enrichir les collections du Musée de l'Homme. Dans son journal « *L'Afrique Fantôme* », il confie sa honte d'avoir volé le fétiche. Ce même Boli se trouve aujourd'hui dans une vitrine du Musée du quai Branly à Paris sans qu'il y soit fait mention des remords de Leiris.

Tel est le point de départ de notre dramaturgie : puisque le Boli possède la mémoire d'un peuple, c'est à travers lui et son gardien

au musée que nous créons notre histoire de l'Afrique. Une histoire où magie et matérialisme se confrontent. Une histoire qui raconte l'absurdité et la cruauté du rapprochement entre l'Europe et l'Afrique. *« Un rapprochement qui ne s'est pas toujours fait dans de bonnes conditions »* comme l'a dit Aimé Césaire.

Accompagnée par un chœur ancien et un chœur féminin, la musique composée par Damon Albarn est la métaphore du Boli. Avec les musiciens Maliens, Congolais et

Burkinabés, elle incarne sa puissance magique, son « âme ».

**UNE HISTOIRE OÙ
MAGIE ET MATÉRIALISME
SE CONFRONTENT.**

Pour la mise en scène, l'enjeu se trouve là : comment déposer de manière organique un propos politique et historique dans l'écrin musical.



Abderrahmane Sissako © Thomas Amouroux

Le vol du Boli n'est pas une tragédie sur les méfaits du colonialisme, l'Afrique n'est pas cela. Pas de dolorisme ici. L'humour, la distance ironique parfois mordante de la narration, mêlés à l'énergie musicale, donnent à cet « opéra » sa

vérité et sa poésie. Ainsi, le spectacle pourra naviguer dans des régions sombres parce que nous croyons à la lumière de la transmission.

Concentré de magie engourdie derrière le plexiglass du musée, le Boli fait de terre et de sang maintenant desséchés, est mort. Son pouvoir magique disparu, il ne reste que son étrange beauté et il prend un autre

sens pour les visiteurs qui le regardent
aujourd'hui. C'est cette magie perdue
et oubliée que l'opéra veut restituer.

**ABDERRAHMANE SISSAKO
ET CHARLES CASTELLA**



*Le roi Sundjata (Thierno Thioune) sur son trône,
photo de répétition. © Héléne Pambrun*



Photo de répétition © Thomas Amouroux

GÉNÉRIQUE

Conception Musicale
Livret et dramaturgie

Damon Albarn
Abderrahmane Sissako
et Charles Castella

Mise en scène

Abderrahmane Sissako
en collaboration
avec Dorcy Rugamba

Conseiller artistique
Consultant artistique
Scénographie et lumières
Costumes
Chorégraphie
Vidéo
Sound designer

Charles Castella
James Bonas
Eric Soyer
Elisabeth Cerqueira
Mamela Nyamza
Mathieu Sanchez
Stéphane Oskeritzian

Direction musicale
Direction des percussions

Mike Smith
Remi Kabaka

Assistante scénographie
Assistants costumes

Marie Hervé
Andrea Millerand
et Maialen Arestegui
Gwendal Malard
Cécile Leterme
Sylvie Durastanti
Simbad Durastanti Pêcheux

Assistant lumières
Interprète
Surtitres
Lancement des surtitres
Réalisation des boliv
de l'exposition
Images Kinshasa

Abdou Ouologem
Renaud Barret

Images d'eau

« Water Slow Motion »

Images d'archives

Casting

Participation au casting

Renaud Rubiano

Gaumont Pathé

Charles Castella

Delphine Zingg

DISTRIBUTION

- Fatoumata Diawara** Sogolon la reine mère, la femme magique, une griotte, une esclave, la patronne du maquis, une citadine.
- Edouard Borrina**
Mapaka Un courtisan du Roi Sundjata, un serviteur, un esclave, un tirailleur, un mineur, un marchand, un chanteur du maquis, un citadin.
- Thierno Thioune** Le roi Sundjata, le boy de Michel Leiris, l'amoureux qui se suicide, un serviteur, un tirailleur, un combattant de la liberté, un mineur, l'homme robot, un gardien de musée.
- Baba Sissoko** Le griot narrateur.
- Jupiter Bokondji** L'homme de la rue, un narrateur, l'homme du présent dans le maquis.
- François Sauveur** Michel Leiris, une incarnation du pouvoir, un résistant, Léopold II, un citadin.
- Emma Liégeois** Femme au service du roi, une femme abolitionniste, une invitée du salon, une femme amoureuse du tirailleur, une cliente du maquis, une citadine.

Faty Sy Savanet	Femme au service du roi, une esclave, un mineur, une prostituée, une citadine.
Tanti Kouyaté	Femme au service du roi, une fille du maquis, une citadine.
Chrysogone Diangouaya	Un courtisan du Roi Sundjata, un esclave, un homme politique dans le maquis, un citadin.

ORCHESTRE

Damon Albarn et les musiciennes-musiciens :

Flûte à bec/Trompe/Échantillonneur/ Synthétiseur	Mike Smith
Conga/Percussions/Échantillonneur	Remi Kabaka
Percussions /Échantillonneur	Cubain Kabeya
Kora	Mamadou Diabaté
Percussions/Doom doom/ Basse électrique	Mel Malonga
Djembe/Percussion/Échantillonneur/ Calebasse	Papy Kalula Mbongo
Djembe/Tambour à fente/ Échantillonneur	Mélissa Hié
Balafon pentatonique/Synthétiseur	Ophélie Hié
Balafon diatonique	Lansiné Kouyaté
Flûtes médiévales/Basson renaissance/Trompes/Synthétiseur	Xavier Terrasa
Sacqueboute/Trombone/ Synthétiseur	Guillaume Bernard

CHŒUR DE FEMMES

Emma Liégeois, Faty Sy Savanet, Tanti Kouyaté,
Yvonne Coulibaly, Vivi Kazango.

CHŒUR D'HOMMES

Christian Ploix (solo), Erwan Picquet, Vincent Pislar,
Branislav Rakić, Matthieu Walendzik.

DANSEUSES ET DANSEURS

Mamela Nyamza, Thierno Thioune, Soukeyna Boro,
Chrysogone Diangouaya, Fatou Diarra, Magali Lesueur.



Des danseurs s'échauffent sur le plateau du Châtelet pendant les répétitions. © Thomas Amouroux

3 QUESTIONS À DAMON ALBARN

Damon Albarn © Thomas Amouroux



Tantôt aux claviers, tantôt derrière l'une des nombreuses percussions de l'orchestre, Damon Albarn ne cesse jamais de jouer. Pour chercher une mélodie, un rythme ou transmettre une idée

au collectif de musiciens réunis. Pour *Le Vol du Boli*, son quatrième opéra (après *Monkey*, *Journey to the West*, *Dr Dee* et *wonder.land*), le prolifique musicien s'est associé à Abderrahmane Sissako pour créer une « œuvre chargée d'émotion ».

Comment avez-vous découvert les musiques africaines ?

Je vais depuis toujours chez Honest Jon's (grand disquaire indépendant de Londres). C'est un endroit fabuleux où il y a des disques du monde entier, et surtout d'Afrique.

On y trouve des choses rares et formidables. J'ai ainsi pu absorber beaucoup de styles et connaître plein d'artistes pendant des années, bien longtemps avant de travailler à mon tour en Afrique.

Au début des années 2000 vous commencez à collaborer avec des artistes locaux...

Oui, et j'ai beaucoup voyagé depuis, comme producteur et comme musicien. On a enregistré sur tout le continent, en Algérie, au Maroc, en Afrique du Sud, au Mali, en Guinée... Il y a eu beaucoup de beaux projets : *Mali Music*, *Africa Express*, *Kinshasa One Two*, les productions du label Honest Jon's... Le plus dur finalement, c'est de se détacher du rythme binaire qui fait partie de notre conception musicale, de se libérer des tonalités habituelles. Il faut se défaire de son bagage et s'ouvrir. Aujourd'hui, avec tous les musiciens, on a créé une sorte de socialisme musical, où chacun met sa touche et apporte son propre son.

Qu'est-ce que *Le Vol du Boli* ?

C'est une pièce métaphysique. Il s'agit de percevoir l'essence de ce qu'est ce continent. Pour absorber toutes les vibrations



**IL S'AGIT DE
PERCEVOIR
L'ESSENCE
DE CE QU'EST
L'AFRIQUE.**

de cette Histoire africaine, il faut vraiment ouvrir l'esprit du public. Chacun pourra ensuite se faire son propre boli, lire et découvrir

ce qu'il veut chercher dans cette immense Histoire et ces cultures. *Le Vol du Boli* est un voyage émotionnel intérieur pour chacun d'entre nous.



François Sauveur, photo de répétition
© Héliène Pambrun

LE BOLI DE DYABOUGOU

Ombre et lumière d'un objet sacré

Le boli dont il est question dans cet opéra fait partie de ces objets auxquels l'Histoire a conféré une destinée inattendue. Dans le cours normal des choses, il était pour les habitants bamana d'un village de la région de San, au Mali, un objet sacré, un concentré de force spirituelle susceptible de combattre la sorcellerie, de faire tomber la pluie ou de rendre la femme féconde. Conservé à l'abri des regards dans une case spéciale, il ne pouvait être vu et manipulé que par une poignée d'hommes initiés. Aujourd'hui, il est devenu une œuvre d'art exposée dans un grand musée parisien, exhibé, connu et reconnu par des milliers de personnes anonymes, des hommes, des femmes, des enfants, tous ignorants de la valeur hautement sacrée qu'il revêtait pour ses propriétaires d'autrefois.

Son destin bascule un jour de septembre 1931, lorsque plusieurs membres de la mission ethnographique Dakar-Djibouti (1931-1933) décident de dérober des fétiches sacrés conservés dans une case sanctuaire du village de Dyabougou. Parmi les voleurs se trouve l'écrivain Michel Leiris, qui était alors l'archiviste de la mission.

Il raconte :

« Cette fois, c'est Lutten et moi qui nous chargeons de l'opération. Mon cœur bat très fort car, depuis le scandale d'hier, je perçois avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons. De son couteau de chasse, Lutten détache le masque du costume garni de plumes auquel il est relié, me le passe, pour que je l'enveloppe dans la toile que nous avons apportée, et me donne aussi, sur ma demande — car il s'agit d'une des formes bizarres qui hier nous avait si fort intrigués — une sorte de cochon de lait, toujours en nougat brun (c'est-à-dire sang coagulé) qui pèse au moins 15 kilos et que



Membres de la Mission Dakar-Djibouti au Musée d'ethnographie du Trocadéro. De gauche à droite: André Schaeffner, Jean Mouchet, Georges Henri Rivière, Michel Leiris, le baron Outomsky, Marcel Griaule, Éric Lutten, Jean Moufle, Gaston-Louis Roux, Marcel Larget © Charles Mallison

j'emballe avec le masque. Le tout est rapidement sorti du village et nous regagnons les voitures par les champs. Lorsque nous partons, le chef veut rendre à Lutten les 20 francs que nous lui avons donnés. Lutten les lui laisse, naturellement. Mais ça n'en est pas moins moche... »
(L'Afrique fantôme, le 7 septembre 1931).*

À la fois journal de bord et journal intime dans lequel il consigne les événements marquants de la journée, *L'Afrique fantôme* représente en quelque sorte les coulisses de la Mission Dakar-Djibouti qui rapportera plus de 3000 pièces acquises au fil d'un long parcours traversant d'ouest en est le continent, de Dakar à la ville de Djibouti. L'expédition constitue la plus grande collecte ethnographique jamais entreprise par la France. Votée et financée en partie par les autorités de l'époque, elle suscite un enthousiasme immense. Pilotée par l'ethnologue Marcel Griaule, elle apparaît comme une mission scientifique de sauvetage de ce que l'on appellerait aujourd'hui le patrimoine local. Depuis quelques années en effet, les observateurs sur place notent la transformation rapide et, semble-t-il, irréversible des pratiques traditionnelles, conséquences directes des effets de la colonisation. On est alors persuadé que les sociétés africaines seront d'ici peu

complètement acculturées. La mission Dakar-Djibouti a donc pour objectif de collecter des témoignages matériels et immatériels des modes de vie traditionnels et authentiques avant leur disparition.

LA MISSION MARQUA SURTOUT LE DÉBUT D'UNE POLÉMIQUE SUR LE BIEN-FONDÉ DES PRATIQUES DE LA COLLECTE ETHNOGRAPHIQUE EN GÉNÉRAL.

La publication de *L'Afrique fantôme* en 1934 fut à l'origine d'une dissension profonde entre Michel Leiris et Marcel Griaule. Elle marqua surtout le début d'une polémique sur le bien-fondé des pratiques de la collecte ethnographique en général. Au fil des années, la Mission Dakar-Djibouti sera considérée par certains comme une entreprise de pillage colonial, tandis que paradoxalement bon nombre des objets rapportés furent érigés au titre de chefs-d'œuvre authentiques. Le « *cochon de lait* »

dont parle Michel Leiris est ainsi devenu le boli le plus souvent exposé et publié. En 1984, il voyagea parmi d'autres chefs d'œuvres à New York pour figurer à l'exposition *African Masterpieces from the Musée de l'Homme*. Il est aujourd'hui présenté dans la pénombre d'une vitrine du musée du quai Branly-Jacques Chirac, avec d'autres boliw, lesquels par contre n'ont pas bénéficié d'un témoignage aussi précis sur les circonstances de leur collecte.

Techniquement parlant, il ne s'agit pas d'une sculpture, mais d'un agglomérat de terres, de matières organiques et d'autres ingrédients pétris ensemble : des argiles noires, rouges et blanches, des éléments (feuille, bois, racine, écorce...) d'essences d'arbres spécifiques réduits en poudre, des fragments de tissu, d'os, de poils, de plumes, de griffes, de noix de kola mâchées. Rien n'est choisi au hasard. Tout est collecté par des enfants pré-

adolescents ou par des hommes et des femmes dont la moralité est irréprochable. La surface de ces objets est entièrement recouverte d'une substance noire. Cette croûte est d'autant plus épaisse que le boli est puissant. La couleur noire provient des libations et des offrandes de sang sacrificiel qui ont pour but d'entretenir la force et la capacité du boli à répondre aux sollicitations. Ce noir lui confère aussi une allure mystérieuse, voire effrayante. Le boli est en effet conçu pour susciter la crainte, la peur profonde, l'agressivité. Le « *cochon de lait* » dont le corps massif et la bosse imposante évoquent plutôt le buffle, animal puissant de la savane, servait ainsi d'habitable à une force spirituelle supérieure, très dangereuse. L'origine des boliw zoomorphes se perd dans les méandres de la mythologie et de l'histoire de la région. D'après le professeur Youssouf Tata Cissé, ils portaient le nom de Makungoba le « Maître » ou la « Mère de la grande brousse ». Ils furent



Durant les répétitions le roi Sundjata (Thierno Thioune) se prosterne devant le boli.
© Thomas Amouroux

un temps associés au pouvoir du fondateur du royaume de Ségou, au XVIII^e siècle, avant de servir au culte de la société secrète du kono.

Partout où furent commis des vols d'objets sacrés, on raconte qu'il s'ensuivit dans les villages une série de malheurs et de catastrophes : mauvaises récoltes, sécheresse, maladie, querelles entre habitants...

La perte de tels objets entraîna en effet de profonds bouleversements. En raison de l'hostilité croissante d'un islam rigoriste, il s'en fabrique de moins en moins aujourd'hui, sauf à discrétion dans certains villages traditionalistes.

En revanche, les boliw « exilés » hors d'Afrique exercent désormais un pouvoir d'un tout autre ordre, celui de fasciner le visiteur non initié par la puissance suggestive de leurs formes. Un comble pour des objets sacrés qui dans leur contexte d'origine n'avaient aucune vocation à plaire ni à séduire, se posant comme une antithèse à la notion de chef-d'œuvre chère à l'Occident.

**L'Afrique Fantôme de Michel Leiris est publié chez Gallimard.*

MANUEL VALENTIN

*Anthropologie des patrimoines matériels - Histoire des arts de l'Afrique
Responsable scientifique des collections d'anthropologie culturelle au Musée de l'Homme.*

LES INSTRUMENTS DE CUBAIN KABEYA

Batteur, bassiste, tromboniste, Cubain Kabeya joue « *un peu de tout* » et conçoit lui-même ses instruments. Tout peut lui servir dans ce qu'il appelle son « *street laboratoire sonore* »: casseroles, couvercles, bois, plastiques, canettes, bouchons, boîtes de conserves, câbles d'embrayage de voiture, vieux téléphone, machine à taper... « *Il y a un vrai plaisir à fabriquer ce que je veux, je crée mon propre son. Avec de la récup', c'est rapide et efficace.* » Les instruments sont toujours en évolution, avec réparations et ajouts. Reliés à un pédalier qui leur donne des effets sonores, ils s'in-



**AVEC DE LA RÉCUP,
C'EST RAPIDE
ET EFFICACE.**

corporent aux différentes scènes du spectacle après un long

processus de création initié par le Châtelet en 2018, durant lequel la partition s'est

écrite collectivement. *«Au départ chacun a improvisé seul, après il y a eu des sessions jam et des créations d'ensemble. Et finalement, on a défini chaque morceau: qui fait quoi, qui joue quoi, qui commence quoi.»*



Jésus Christ : sorte de harpe, où les cordes partent de six grosses boîtes de conserves et dont les vibrations électriques profondes sont renforcées par un écho et le maniement d'un archet.

© Thomas Amouroux



1



2



3



4

1-2 / Bimbombolo, batterie avec des couvercles de casseroles © Thomas Amouroux.

3 / Leto, guitare à deux cordes, chevalet en boîtes de concentré de tomates © Thomas Amouroux.

4 / Cubo, basse à une corde fixée sur un tasseur de bois et une grande boîte de lait en poudre

© Thomas Amouroux

GROS PLANS SUR LES COSTUMES D' ELISABETH CERQUEIRA

L'ensemble des costumes à été pensé et réalisé dans une démarche responsable. Le processus de création textile repose sur la récupération, le recyclage ou encore la transposition de matières, qu'elles soient issues de la consommation mondiale (canettes, sac en plastique, vêtements ...) ou du stock des précédentes créations présentées au Châtelet.



Cape en drap de lin teint orné de divers paysages inspirés des azulejos portugais. © Andréa Millerand



Matiérage réalisé à partir de canettes découpées, pliées puis cousues sur une cape en drap de lin.
© Andréa Millerand



Plastron brodé et orné de coquillages, perles de bois, capsules de canette, sacs en plastique et autres éléments de récupération.
© Andréa Millerand



Gilet tricoté en ficelle et orné de pois-chiche et de perles de bois. © Andréa Millerand

INTERMITTENTS ENGAGÉS POUR CETTE PRODUCTION

Accessoires

Daniel Antoine
Louis-Noël Bretonnière
Philippa Butler
Barbara Coutant
Predrag Djuric
Jean-Luc Tchinarian
Cyrille Venchi

Perruque/Maquillage

Laura Balitrand
Laurence Echevarria-Mulens
Tiphaine Gerbeaud
Noy Karunayadhaj
Nathalie Notheisen
Elise Ollivier-Wong
Claire Rousseau
Magalie Roux

Costumes

Elsa Depardieu
Elsa Maurios-Mohsni
Marion Racaud
Marlene Tournadre

Sculptures humaines - Créations groupe Kinact

Eddy Ekete
Vincent Nzau
Shivay La Multiple

Habillage

Hervé Beauville
Sylvie Empereur
Leila Kalima Fecih
Cécile Lemarinier
Manon Renard

Electros

Sami Ayed
Franck Boutron
Hervé Langlois
William Le Pape
Clémence Perrin
Bruno Pettier
Vivien Pourchet
Quentin Rigot
Olivier Ruchon

Atelier Peinture

Marisol Coquet
Olivier Coquet
Virginie Diallo Donnadiou
Camille Dion
Dafna Katz
Manon Majani
Florent Mouti
Gabrielle Regnault
Vincent Roux
Atelier Serrurerie
Robert Berbegal
Maël Brugue
Nicolas De Freitas
Arnault Pernin
Marie Le Roux
Manu Vernier

Machinerie

Yohann Beley
Moro Bitshoki Sunzu
Henri Broussalis
Amadi Cisse
Lou Corler
Abdelmotaleb Elasri
Robin Ferrara
Patrick Ferton
Lucas Gegout
Natacha Igrosanac
Antoine Kahan

Saïd Karim Kenane
Ange Yeye Monsini
François Mouton
Ashley Noel
Andre Julien Nsame
Mathieu Rouchon
Fabien Torres
Oliver Vieillescazes
Arthur Vogel
Gabin Vogel
Leo Zahles

Atelier Menuiserie

Christophe Guillaumin
Fabien Meunier
Thierry Normand
Steve Richshoffer
Loïc Rousseau

Atelier Serrurerie

Robert Berbegal
Maël Brugue
Nicolas De Freitas
Arnault Pernin
Marie Le Roux
Manu Vernier

Régie vidéo

César Andrei

Etienne Bernardot

Jérémy Brocard

Stéphanie Coquelet

Claire Gilbertas

Laurent Solignac

Archivage vidéo

Florent De La Tullaye

Renaud Rubiano

Régie

Sébastien le Bon

William Murat

Aurélien Pépin-Lehalleur

Clémence Petiot

Son

Lucas Auverdin

Lena Brun

Baptiste Chevalier-Duflot

Somaya Dabbech

Amélie Guilbert

Frédéric Head

Mélanie Kamel

Pauline Mary

Martin Nicaud

Gaultier Patrice

Benoit Tonnerre

Hugo Tos

Benjamin Yeme

Bureau d'Etudes

Apolline Boyer

Arthur Magnier

Safia Ouali

LA FABRIQUE CITOYENNE ARTISTIQUE

Inaugurée en 2019, la **Fabrique Citoyenne Artistique** permet à 200 élèves du Grand Paris d'assister à des spectacles au Théâtre du Châtelet, et de participer à des ateliers artistiques et de réflexions citoyennes. Cette saison, les élèves débudent leur parcours avec *Le Vol du Boli*. Un projet mis en œuvre grâce au soutien de la Fondation d'entreprise KPMG France, la Région Ile-de-France, la Fondation Terrévent et la Fondation ORPEA.



MANIFESTATION INITIALEMENT ORGANISÉE DANS LE CADRE DE LA SAISON AFRICA2020



COMITÉ DES MÉCÈNES DE LA SAISON AFRICA2020

Comité des mécènes de la Saison Africa 2020



PARTENAIRES MÉDIAS



Les 7, 8 et 9 octobre 2020 à 20h

**Création mondiale, commande
du Théâtre du Châtelet.
Avec le soutien du
Nouveau Théâtre de Montreuil.**

@theatrechatelet
#theatreduchatelet
#VolDuBoli

